

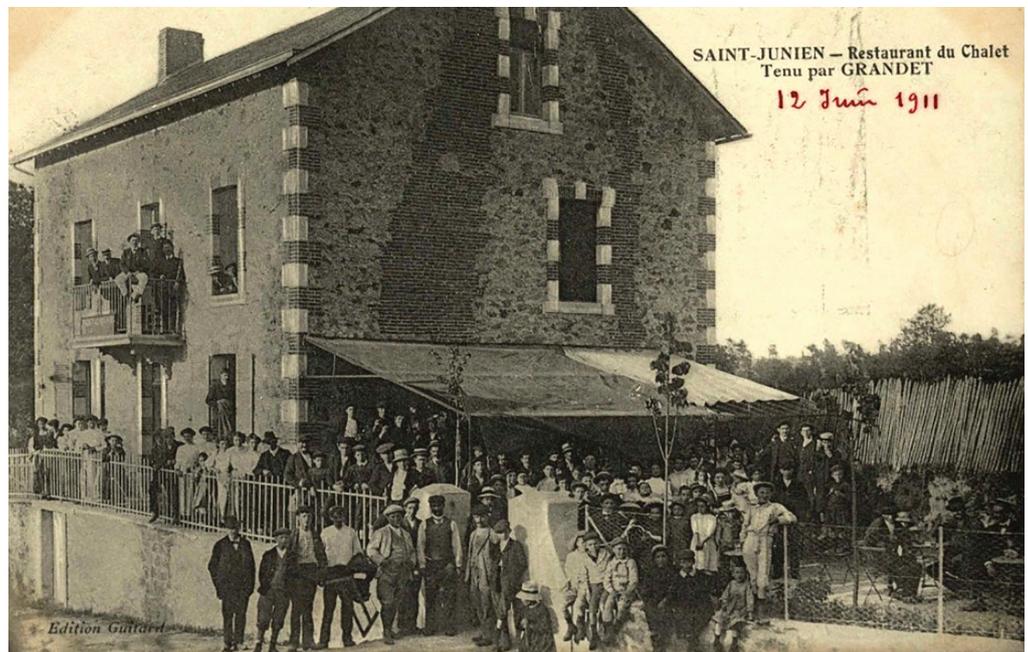
## Le restaurant du Chalet

Pierre Grandet et son épouse Zélie créent cet établissement en 1911. Les Grandet ne sont pas des Saint-Juniauds de souche ; ils arrivent chez nous de la Dordogne, en 1904.

**D**ANS un premier temps, ils reprennent un restaurant tenu par Félix Foucaud, situé à l'angle de la rue Lucien-Dumas et du Champ-de-Foire (aujourd'hui Le Corot), dans lequel ils sont locataires. Les affaires marchent bien et ils décident de se mettre à leur compte en bâtissant leur propre restaurant près du stade du Chalet, sur la route de Brigueuil, dans un lieu inhabité à cette époque. Ils quittent donc la rue Lucien-Dumas, en 1910.

L'Hôtel-Café-Restaurant du Chalet ouvre ses portes le 15 mai 1911. Son activité est de suite un succès car l'hôtel héberge dès cette date les organisateurs des deux fameux meetings d'aviation des 10-11-12 juin, puis du 25 juin 1911, organisés dans des prés voisins du stade, nommés sans complexe « Aérodrome du Chalet ».

Cet établissement connaîtra l'affluence des supporters et des sportifs, les jours de match de rugby. Les troisièmes mi-temps s'y terminaient tard dans la nuit : on y refaisait les matchs, on y critiquait toujours l'arbitre qui avait été longuement invité à aller aux toilettes (« Aux chiottes l'arbitre ! ») et qui se trouvait ensuite poursuivi à travers champs jusque « Chez le Barbier » ; on y adulait les joueurs, on y mimait aussi la bagarre interminable pour la revivre encore une fois, vous savez, celle qui se déclenchait dans l'allée centrale entre le terrain d'honneur et les vestiaires ; on y perdait aussi pied (la route était longue, très longue pour certains qui cherchaient en sortant la direction du centre-ville) !



> Photo du restaurant du Chalet, prise à l'occasion du premier meeting d'aviation à Saint-Junien, le 11 juin 1911. Carte postale ancienne, collection privée.

Trois générations de la famille Grandet se sont succédé derrière le bar. Antoinette Sille, fille Grandet, a repris le flambeau après la mort de son père. Elle a ensuite laissé la main à son gendre, Boris Davanzo. Après quelques gérances, Pierrette Davanzo, la petite fille de Pierre et Zélie Grandet, a vendu les murs au début des années 2000. Aujourd'hui l'établissement a fermé ses portes et a été transformé en maison d'habitation.

Cette histoire résume l'évolution de notre société avec la multiplication des activités sportives sur des sites différents, avec moins de monde dans les tribunes, et surtout avec des supporters qui rentrent à la maison sans passer par la case bistrot !

Juillet 1940 :

# le 32<sup>e</sup> Régiment d'infanterie sur les bords de la Vienne

25 juin 1940 : l'armistice entre la France, l'Allemagne et l'Italie entre en vigueur. Le 32<sup>e</sup> RI arrive, épuisé et meurtri, aux Cars en Haute-Vienne.

**A** PRÈS avoir passé la Drôle de guerre sur la Ligne Maginot, résisté aux panzers de Guderian sur le canal Crozat dans l'Aisne, il est parvenu, tout en combattant pendant son repli, à échapper à l'encerclement et à la reddition. L'armée française, réduite à 100.000 hommes est condamnée à la dispersion. C'est sur les bords de la Vienne que va s'achever le dernier acte de la Campagne de France du régiment.

Le 7 juillet, ses trois bataillons quittent Les Cars à 12 heures pour se rendre dans les communes de Saillat et de Saint-Junien. A pied, en colonnes par trois, une étape de nuit à Saint-Laurent-sur-Gorre, ils arrivent à Saillat le 8 juillet à 17 heures. Le PC s'installe à Saillat-gare, le 1<sup>er</sup> bataillon est à Chaillac, le 2<sup>e</sup> à Chaumeix et Bujarat, le 3<sup>e</sup> à Saillat. La 5<sup>e</sup> compagnie est à Rochechouart, la 2<sup>e</sup> à Saint-Junien. Le lieutenant-colonel Carcasse commande le canton de Saint-Junien.

Les opérations de démobilisation commencent le 11 juillet. Le 14 juillet, à Saillat, se tient une prise d'armes pour commémorer les morts de la Grande Guerre et ceux de la campagne de 1939-1940. A lui seul, le 3<sup>e</sup> bataillon déplore 34 morts, 82 blessés, 110 disparus. L'effectif qui était de 715 hommes au mois de mai est tombé à 489 le 7 juillet. Emouvante cérémonie : « Devant une nombreuse assistance civile, les détachements du 32<sup>e</sup> RI ont eu à cœur de se présenter sous les armes aussi magnifiquement que d'habitude.

Une gerbe a été déposée au monument aux morts. La prise d'armes a été suivie d'un défilé devant le monument et le drapeau du 32<sup>e</sup> RI. Le recueillement de la foule, la simplicité avec laquelle les mouvements ont été exécutés, conféraient à la cérémonie un caractère impressionnant ».

Afin de rééquilibrer les charges des communes, notamment en ce qui concerne le logement des hommes, une compagnie supplémentaire doit être envoyée à Saint-Junien... « pour occuper son nouveau cantonnement, à proximité de l'école de garçons et du cantonnement de la 2<sup>e</sup> compagnie du régiment. Un détachement précurseur sera envoyé dès la première heure pour nettoyer le cantonnement et ses abords ». Le 19 juillet, les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> compagnies vont rejoindre Saint-Junien avec le commandant Maquin, chef du 3<sup>e</sup> bataillon et le lieutenant Collet commandant la 1<sup>re</sup> compagnie.

Le régiment est dissous le 10 août 1940. Les cadres demeurant sur place deviennent des « groupements et groupes démilitarisés ». Ses éléments actifs entrent dans la composition des régiments de Charente, de la Haute-Vienne et de la Creuse. D'autres éléments rejoindront Loches et Châteauroux, où le 32<sup>e</sup>, reconstitué sous le nom de Régiment de Touraine sera chargé de la surveillance de la ligne de démarcation.



Annette Bigaud

## René Martin, maître des clefs

En août 1973, le coffret contenant les clefs du tombeau de Saint-Junien disparut mystérieusement de la sacristie de la collégiale.



René Martin était né en 1926 dans le faubourg Gaillard ; membre de l'Etoile Bleue dès la fin des années 30, sa

**C**ET évènement mit en émoi toute la communauté qui travaillait activement depuis plusieurs semaines déjà à l'organisation des ostensions qui allaient se dérouler en 1974. Le comité d'organisation se résigna à envisager la fabrication de nouvelles clefs. Ce travail délicat fut confié à René Martin, ouvrier serrurier forgeron, plombier et couvreur, bien connu pour la qualité de son travail qu'il exerçait au sein de la maison Bouquet, avenue Anatole-France, (aujourd'hui disparue).

mère avait pour habitude d'apporter la soupe aux abbés résidant au « patro ». René restera sa vie durant fidèle à cette institution, au point de venir s'installer avec sa famille juste en face, rue Renan. Il fut très impliqué dans la vie locale et dans l'organisation des ostensions, ainsi que son épouse Lucienne qui fut l'habilleuse en titre des gardes suisses du tombeau, jusqu'aux ostensions de 2016. Leur fils Patrick a été un des suisses jusqu'à son décès prématuré. Ses fils, Pierre et Yannick, lui succédèrent, marchant ainsi dans les pas de leur grand-père.

C'est tout naturellement que René Martin mit son art au service du patrimoine. Le travail de fabrication de ces nouvelles clefs fut délicat. Il fallut observer et comprendre le système intérieur des serrures, toutes quatre bien différentes dans leur structure. Il aura fallu à l'artiste quelques 40 heures d'un travail précis et minutieux pour réaliser les quatre nouvelles clefs grâce auxquelles, depuis 1974, les reliques conservées dans le tombeau peuvent être sorties et montrées à l'adoration des fidèles.

Thierry Granet

# Une ancienne chanson populaire

*La Bobit*; arrêtons-nous sur cette curieuse chanson énumérative, simple et pour tout dire plutôt rare, dont on trouve un écho dans le proche Poitou, dans le canton de Gençay (Vienne) avec *La dridri*. Je ne commenterai pas l'équivalence *liron* (= loir endormi) et l'onomatopée d'oïl *dridri*; la note <sup>(2)</sup> y pourvoira.

## La Bobit <sup>1</sup>

1 – Per vieure me fau vendre Lo chapèu ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend lo chapèu Lo riban mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

2 – Per vieure me fau vendre Los soliers ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend los soliers Las tijas mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

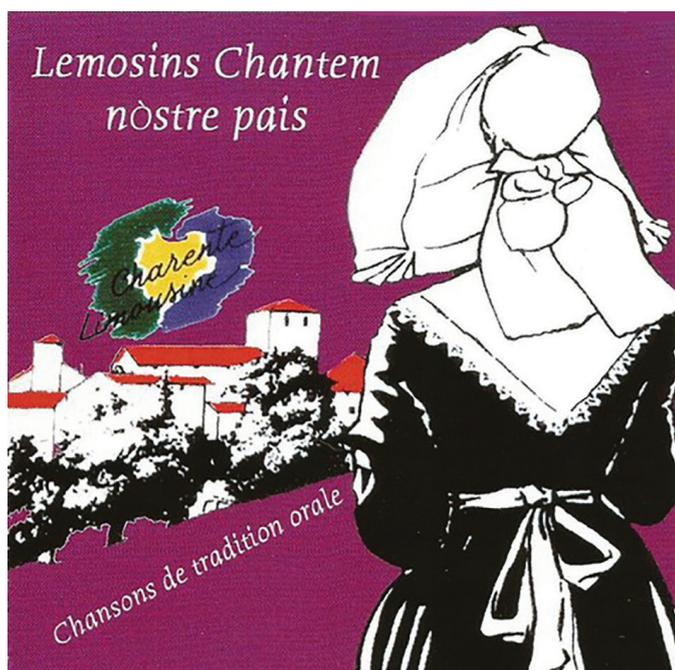
3 – Per vieure me fau vendre Lo gilet ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend lo gilet Las manjas mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

4 – Per vieure me fau vendre Las chaussas ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend las chaussas Los talons mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

5 – Per vieure me fau vendre La malinas ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend la malinas Las jarras mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

6 – Per vieure me fau vendre La chamisa ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend la chamisa Lo pialhon mai tot  
Laissa la bobit à la maijon » (bis)

7 – Per vieure me fau vendre Lo liron <sup>2</sup> ò la bobit (bis)  
Ma femna me dis : « Vend la bobit Lo liacòu mai tot  
Laissa lo liron à la maijon » (bis)



> Couverture d'un album de vieilles chansons populaires du Limousin, recueillies entre 1960 et 1985 par Roger Pagnoux et Valentin Degorce, et contenant *La bobit*.

## La dridri

1 – J'ai demandé à ma femme  
J'ai demandé son avis  
Vendrais-y mon chapeau  
Vendrais-y la dridri

Vends ton chapeau, mon mignon  
Garde la dridri pour la maison

2 – J'ai demandé à ma femme  
J'ai demandé son avis  
Vendrais-y mes sabots  
Vendrais-y la dridri

Vends tes sabots, mon mignon  
Garde la dridri pour la maison

3 – J'ai demandé à ma femme  
J'ai demandé son avis  
Vendrais-y ma chemise  
Vendrais-y la dridri

Vends ta chemise, mon mignon  
Garde la dridri pour la maison

4 – J'ai demandé à ma femme  
J'ai demandé son avis  
Vendrais-y mes chaussettes  
Vendrais-y la dridri

Vends tes chaussettes, mon mignon  
Garde la dridri pour la maison

5 – J'ai demandé à ma femme  
J'ai demandé son avis  
Vendrais-y ma culotte  
Vendrais-y la dridri

Vends ta culotte, mon mignon  
Garde la dridri pour la maison

Michel Valière † et Michèle Gardré-Valière

<sup>1</sup> **Bobit** : hypocoristique (terme affectueux) pour « chèvre » ; cf. encore en Limousin, le terme *bibi*, que cite d'ailleurs Yves Lavalade, dans son Dictionnaire Français-Occitan (1989). Cet animal familier dont s'occupait généralement la fermière apportait un petit revenu complémentaire (lait ; fromage). En certains endroits (selon l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Ouest, vol.II, carte n°555) au sud de l'Indre-et-Loire et aux confins du département de la Vienne, le terme *bobi(k)* désignerait plutôt la chèvre hermaphrodite, qui justement ne rapportait rien, ce qui ajoute du piment à l'humour de la chanson des pauvres gens.

<sup>2</sup> **Liron** : Littéralement, loir ou lérot; métaphoriquement, sexe de l'homme.

# L'ancien autel de la collégiale de Saint-Junien donné à l'église de Saint-Victurnien au début du XIX<sup>e</sup> siècle

En 1888, dans la nef nord de l'église paroissiale de Saint-Victurnien, la pose d'un nouvel autel néogothique en pierres blanches dit « du Sacré-Cœur », don de la famille d'Hugonneau, avait nécessité le démontage des boiseries d'un ancien autel qu'il venait remplacer.

**C'**EST lors de ces travaux que l'on mit à jour l'autel d'origine, édifié sur le tombeau du saint local et orné de fresques peintes montrant trois tableaux, deux épisodes de la Passion du Christ (la Flagellation et la Crucifixion) et la Résurrection. Mais, à cette époque, l'attention étant focalisée sur la mise au jour des fresques, personne ne prit la peine de décrire l'ancien autel en bois peint, ni d'essayer de comprendre d'où il venait et quand il avait été posé là.

L'ouvrage de François de Catheu sur la collégiale de Saint-Junien<sup>1</sup> nous donne une piste intéressante à ce sujet : « *L'ancien autel du chœur [de la Collégiale de Saint-Junien] décoré d'un retable peint fut donné vers 1830 à l'église de Saint-Victurnien* ».

Lors de la restauration de l'autel médiéval en 1957, Raymond Lereclus<sup>2</sup>, curé de Saint-Victurnien, à l'origine de ce nouvel épisode, signale le souvenir de l'ancien « *autel Renaissance, aux boiseries sans doute délabrées, qui aurait précédé l'autel édifié en 1888* ». Mais c'est à Léon Rigaud<sup>3</sup> que l'on doit des précisions : « *Vers 1806, on a placé devant l'autel primitif, un autel en bois sculpté provenant de la collégiale de Saint-Junien. Il fut disposé devant le retable ancien et les boiseries cachèrent les fresques qui furent oubliées* ».

En 1809, la fabrique de l'église de Saint-Victurnien fait une dépense de 336 francs pour la restauration de ce retable en bois, récemment acquis ; il est transporté à Limoges, chez Cohade, peintre d'atelier qui refait la dorure et la peinture. Le 12 juillet 1810, le syndic de la Confrérie du Saint Sacrement fait un don de 30 livres pour participer aux frais du maître-autel. Il s'agissait sans aucun doute de cet autel en bois doré et peint, d'époque Renaissance, donné par Saint-Junien vers 1806 et restauré en 1809.

Pourquoi la Collégiale de Saint-Junien s'était-elle séparée de cet autel ? Lors de la disparition de l'ordre de Grandmont, les biens de la célèbre abbaye limousine furent vendus. En 1789, le chapitre de la collégiale de Saint-Junien acheta l'autel majeur en marbre rouge veiné, orné de bronzes ciselés et les soixante-trois stalles du chœur pour la somme de 10.000 francs. Le chanoine Muret les fit transporter à Saint-Junien et les déposa dans le cloître, mais l'autel ne fut placé que bien plus tard, en 1820, dans le chœur de la collégiale de Saint-Junien, après la dépose de l'ancien donné à l'église de Saint-Victurnien en 1806.



Que reste-t-il de cet ancien autel offert par Saint-Junien ? En 1991, une exposition fut organisée à Saint-Victurnien pour révéler au public le riche patrimoine religieux méconnu, orfèvrerie, statuaire, objets précieux servant au culte. Cet ensemble ne pouvait rester dans des armoires de sacristie et il fut donc décidé de l'exposer de façon permanente dans une vitrine-trésor. En 1995, cette armoire placée dans l'église contre le mur ouest fut inaugurée ; elle se compose de deux vitrines habillées d'une structure en bois de chêne dont la forme est inspirée d'un grand panneau en bois placé au-dessus des fonts-baptismaux.

Ce panneau de facture particulièrement soignée et d'apparence très ancienne a toute les chances d'être le seul vestige de l'ancien autel donné par la collégiale de Saint-Junien.

Michel Moreau

<sup>1</sup> François de Catheu, La collégiale de Saint-Junien, Ed. Picart, Paris, 1948.

<sup>2</sup> Raymond Lereclus, Le tombeau de saint Victurnien et ses peintures, BSAHL, t. LXXXVI, 1957.

<sup>3</sup> Léon Rigaud, Notes du manuscrit du Dr Vincent, ADHV 9F.87- dossier n° 40.

EDITIONS L'ABEILLE B.I.P. SAS

Dépôt légal à parution • ISSN 3441-4101 K • ARRONDISSEMENT DE ROCHECHOUART. Autorisé pour l'arrondissement judiciaire à publier les annonces judiciaires et légales en matière de procédure civile et de commerce, ainsi que les actes des sociétés.

N° CPPAP 0615 1 87943 • Tirage : 4.000 ex. Abonnement 2019 : 45 € • Prix du N° 1,20 €

Directeur de Publication et rédacteur en chef : François BUSSAC • Rédaction « Le Chercheur d'Or » : Franck Bernard et Société des Vieilles Pierres.

Conception graphique : Studio four cat'S : Sébastien CATILLON. Impression : SAXOPRINT.

LE CHERCHEUR D'OR

Publication de la Société des Vieilles Pierres

Pour la promotion du patrimoine du pays de Saint-Junien

Société des Vieilles Pierres : 18, rue Paul-Elluard • 87200 SAINT JUNIEN

Le supplément « Le Chercheur d'Or » est consultable en ligne à l'adresse : [st-junien-vieilles-pierres.fr](http://st-junien-vieilles-pierres.fr)

La version papier est disponible gratuitement aux archives municipales, à la médiathèque de Saint-Junien et à l'office du tourisme.

N°ISSN 2117-8879

Pour tout renseignement : 05 55 02 30 69 - Courriel : [socvp@orange.fr](mailto:socvp@orange.fr)